

Emaux et Camées

MIEUX AINSI

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXXVII

LA CHANSON DU RAYON DE LUNE

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Sais-tu d'où je viens ? — Regarde là-haut.
Ma mère est brillante, et la nuit est brune.
Je rampe sous l'ombre et glisse sur l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et coars sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,
Comme un maraudeur qui cherche fortune.
Je n'ai jamais froid ; je n'ai jamais chaud.

Je suis si petit que je passe
Où nul autre ne passerait.
Aux vitres je colle ma face,
Et j'ai surpris plus d'un secret.
Je me couche de place en place ;
Et les bêtes de la forêt,
Les amoureux au pied distraité,
Pour mieux s'aimer suivent ma trace.
Puis, quand je me perds dans l'espace,
Je laisse au cœur un long regret.

Rosignol et fauvette
Pour moi chantent au faite
Des ormes ou des pins.
J'aime à mettre ma tête
Au terrier des lapins ;
Lors, quittant sa retraite
Avec des bonds soudains,
Chacun part et se jette
A travers les chemins.
Au fond des creux ravins
Je réveille les daims
Et la biche inquiète.

Elle éventa, muette,
Le chasseur qui la guette
La mort entre les mains,
Où les appels lointains
Du grand carf qui s'apprête
Aux amours clandestins.

Ma mère soulève
Les flots écumeux ;
Alors je me lève,
Et sur chaque grève
J'agite mes feux.
Puis j'endors la sève
Par le bois ombreux ;
Et ma clarté brève,
Dans les chemins creux,
Parfois semble un glaive
Au passant peureux.
Je donne le rêve
Aux esprits joyeux,
Un instant de trêve
Aux cœurs malheureux.

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut ?
Sous les arbres noirs la nuit était brune ;
Tu pouvais te perdre et glisser dans l'eau,
Errer par les bois, vaguer sur la dune,
Te heurter, dans l'ombre, au tronc du bouleau.
Je veux te montrer la route opportune ;
Et voilà pourquoi je viens de là-haut.

GUY DE MAUPASSANT.

INSTANTANÉS

XXXXI

APRÈS LA PLUIE

Sur un fond de ciel qu'a lavé une pluie récente, passent, dans un désordre hâtif, de floconneux nuages blancs. C'est un infini bleu où les

rayons — revenus — d'un soleil de juin, font poudroyer un brouillard d'or.

La vallée herbeuse étincelle, rajeunie et scintillante après l'averse ; et les toits rouges ou bleus des hameaux insoupçonnés se disséminent dans les arbres.

C'est, pour les yeux, un enchantement sans fin, une incroyable féerie de vert, de rouge, d'or, de rouille qui déroule, à perte de vue, toutes ses variétés d'aspects.

Et, à l'horizon, une barre sombre et majestueuse moutonne, — la forêt !

Des velours clairs vallonnent en des jeux alternés de lumière et d'ombre avec toutes les nuances imaginables, — les pâturages !

De loin en loin, un bouquet frissonnant de jeunes trembles offre son abri aux bestiaux assoupis.

Un chaume se détache en gris sur le vert tendre des prés.

Toute pailletée d'éclairs, la rivière s'enfuit en gazouillant.

SILVIO.

SON EXPÉRIENCE

RENOVATEUR DE LA
CHEVELURE
D'AYER



Lui. — Dis, Exilda, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles-là, qui sont dans le chassis ?
Elle. — Comment, tu ne connais pas ça ? C'est pour les petits bébé qui sont nés sans mères !

TRÈS DIFFICILE

Emma. — Je voudrais bien savoir si je puis vivre jusqu'à cent ans ?

Marie. — Probablement pas si vous dites toujours que vous avez vingt-deux ans.

EN S'EXPLIQUANT

Mme Vieillepie. — Madame Doigtrochu, je pense bien qu'il n'y a rien entre votre mari et vous ?

Mme Doigtrochu. — Non, rien ! Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

Mme Vieillepie. — C'est parce que j'avais cru remarquer que vous n'étiez pas aussi attentive à le soigner.

Mme Doigtrochu. — Ah ! vous ne savez pas ? Il a pris une police d'assurance pour un montant de \$10,000.



Mr Communpoux. — Vous avez un joli talent, mademoiselle, moi, quand j'étais jeune et avant d'être employé comme je le suis, dans une ménagerie, je dessinais un peu aussi.

Mlle Pinçon. — Je vous comprends mieux comme vous êtes.

AUTANT QUE LUI

C'était dans une gare de chemin de fer, dans la salle d'attente. Une dame avait beaucoup de mal à faire tenir tranquille un de ses enfants, bambin de sept à huit ans. Un voyageur qui assistait à la scène, perdant patience, dit à la dame :

— Vous avez là, madame, un petit garçon qui aurait besoin de la rude main d'un père.

La dame. — Ah ! je suis absolument de votre avis, monsieur. Son père est mort alors qu'il n'avait que cinq ans ; j'ai fait de mon mieux pour arriver à me remarier et n'ai pu le faire. Croyez que je le regrette autant que vous.

IL N'Y EN AVAIT QU'UN

Mr Grinchu. — Ah ! mademoiselle, il n'y avait qu'un seul homme de parfait au monde et il est mort.

Mlle Pasfine. — Qui était donc celui-là ?

Mr Grinchu. — Le premier mari de ma femme !

CE DOIT ÊTRE CELA

Mme Jeunemarié. — Voyons, Alfred, pourquoi donc sors-tu tous les soirs au lieu de rester à la maison ?

Mr Jeunemarié. — Ça doit être les résultats de l'habitude que j'en ai contractée lorsque j'allais te voir.

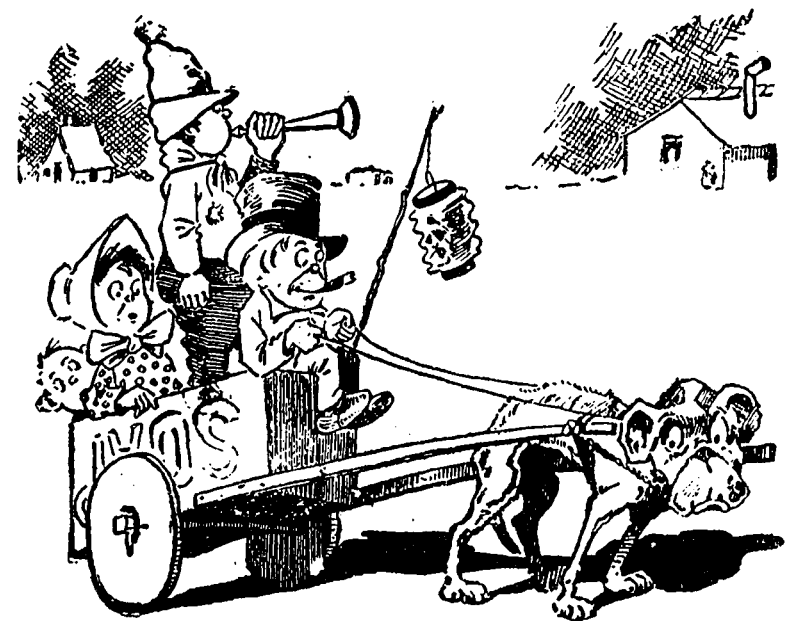
NOS CHÉRUBINS

Le petit Georges. — Dis, maman, est ce vrai qu'ils entraînent deux par deux dans l'arche ?

La maman. — Oui, mon chéri.

Le petit Georges. — Quel est donc celui qui est entré avec ma tante ?

LE GOUT DES GRANDEURS



Mick. — Allons, Jimmy, sonne la trompe ; les gens de là bas, en nous voyant passer, vont croire que c'est un parti d'excursionnistes qui revient de Brighton.